

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.  
(III. S. JEAN. 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.  
(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.  
(S. DENIS).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.  
(S. MATT. XVIII, 5).

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.  
(S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

**SOMMAIRE** — Application et morale d'une fable — Lettre de la Patagonie — Fête du catéchisme à Rome — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — La Patagonie et les Terres australes du Continent américain — Grace de Marie Auxiliatrice — Nouvelles religieuses et autres — Avis aux Coopérateurs — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

## APPLICATION ET MORALE D'UNE FABLE.

Les anciens, pour retirer plus de profit de leur enseignement, avaient coutume de raconter de gracieuses fables pleines de moralité, au moyen desquelles, ils instruisaient et récréaient tout à la fois. Si nos lecteurs veulent bien nous le permettre, nous leur en citerons une qui nous fournit, au commencement d'une nouvelle année scolaire, l'occasion d'en faire une sérieuse application, et d'en retirer une morale pleine d'opportunité pour le temps où nous vivons. La voici :

Le renard traversait un bois, lorsqu'il rencontra un mulet. N'en ayant jamais vu, il eut peur et s'enfuit. Dans sa course précipitée, il rencontre le loup qui lui demande d'où il vient? Le renard lui répondit qu'il venait de voir une bête tout à fait nouvelle, et dont il ne savait le nom. Le loup reprit aussitôt; allons la voir. Arrivés sur le lieu, il sembla au loup que cette bête était en effet des plus nouvelles. Curieux tous deux

d'en savoir le nom, le renard le lui demanda. Le mulet répondit: à dire vrai, mon nom, je ne l'ai pas bien présent à la mémoire; mais si tu sais lire, sache qu'il se trouve écrit sous mon pied droit de derrière. Ayant entendu cela, malheureux que je suis! s'écria le renard, je ne sais pas lire; et j'aurais eu tant de plaisir à apprendre ton nom? Le loup prenant alors la parole, dit: Laisse-moi faire, car je sais lire, moi. Et le mulet lui montre son pied droit où les clous étaient disposés de telle façon, qu'ils paraissaient former des lettres. Le loup dit: Je ne vois pas très-bien. Rapproche-toi davantage, repartit le mulet, parce que les caractères en sont très-petits. Le loup, stupide, s'avance un peu plus, et regarde avec attention. Mais le mulet, malin et trompeur, retire légèrement sa jambe, et lui donne, sur la tête, un coup de pied si fort qu'il l'étend mort. Voyant cela, le renard s'en alla, en disant: *En vérité, tout homme qui sait lire, n'est pas pour cela un sage.* Telle est la fable.

Le renard peut parfaitement représenter, de nos jours, celui qui n'a aucune connaissance dans les lettres, mais qui est, toutefois, pourvu d'un bon jugement, et surtout de cette prudence qui vient de Dieu et de la Religion, prudence qui est conseil et guide sage dans toutes les circonstances de la vie. On peut ensuite comparer au loup qui se flatte de son savoir, ceux qui, fournis d'une certaine dose de science profane, ne se mettent

nullement en peine ni de Dieu ni de la Religion, et manquant en conséquence d'un conseil sûr, finissent par devenir victimes des méchants, et par se perdre pour le temps et pour l'éternité. Le mulet peut très-bien lui aussi représenter ces pervers, ces sectaires, ces satellites de Satan, lesquels, ayant juré haine à Jésus-Christ et à son Eglise, répandent à profusion dans le monde, les livres, les feuilles impies et immorales, ouvrent des écoles, établissent des chaires de pestilence, semant partout, l'erreur, la ruine et la mort.

Nous qui consacrons notre vie à instruire les fils du peuple en cent maisons et plus que nous possédons dans l'ancien et le nouveau monde, nous qui, avec l'aide de nos Coopérateurs et Coopératrices, envoyons, chaque mois, dans les villes et les campagnes, des revues et des livres d'instruction par centaine de mille, nous n'approuvons point la morale que le renard, en généralisant trop, tire de la fable que nous avons rapportée. Mais nous déclarons néanmoins, avec tous les savants anciens et modernes, qu'il vaut mieux rester ignorant et pieux que de devenir savant mais impie; qu'il vaut beaucoup mieux ne connaître que le Catéchisme catholique que l'ignorer, alors même que l'on posséderait toutes les sciences de ce monde. En effet, la sagesse de ce monde toute seule, fût-elle sublime et profonde comme celle d'Athènes et de Rome, ne préservera pas l'homme de tomber dans un abîme de dépravation, et une fois tombé, elle sera incapable de le relever; la sagesse du Catéchisme de l'Eglise catholique, au contraire, suffit à elle seule, pour le retenir et le remettre sur la voie de la justice et de l'honneur, le rendre honnête et réglé dans sa conduite, utile à lui-même, à sa famille, à sa patrie. L'histoire de dix-neuf siècles chrétiens est là pour l'attester, ainsi que l'expérience de tous les jours. Sans doute, il est utile qu'on étudie et qu'on apprenne les sciences et les arts, mais il est surtout nécessaire qu'on étudie et qu'on apprenne la science de Dieu, et l'art du bon Chrétien. Sans cela, le monde retombera dans ses anciennes aberrations, il retombera dans l'abîme.

De nos jours, hélas! cette science et cet art ne s'enseignent guère, et ils sont encore bien moins pratiqués. Aussi, voyez quel spectacle nous offre la société civile. Les statistiques criminelles jettent l'épouvante dans l'âme de quiconque réfléchit et pense sainement. C'est pourquoi, à la vue

de tant de crimes accomplis dans un siècle qui s'intitule le siècle des lumières, on est tenté de s'écrier avec le renard: *Tout homme qui sait lire, n'est pas pour cela un sage.* Mais non, ce n'est pas de la science que provient le mal, mais bien d'autres sources dont la principale est le manque d'instruction et d'éducation religieuse dans la jeunesse.

Coopérateurs et Coopératrices, et vous tous qui donnez vos soins aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe; saisissez toutes les occasions favorables d'infiltrer les vérités du Catéchisme, dans ces jeunes âmes que le sang de Jésus-Christ a rendues si précieuses. C'est la digue la plus forte et la plus puissante à opposer à ce torrent d'iniquités qui menace de tout détruire et de tout emporter; c'est le moyen le plus sûr et le plus infaillible de faire cesser tant de désordres moraux, de vider les prisons, ou du moins de diminuer le nombre de ceux qui les habitent, de relever la famille, de former une société à la pratique des bonnes mœurs, et de lui assurer la paix et la tranquillité.

Pères et mères, c'est vous surtout qui devez montrer un vif intérêt à ce que vos enfants apprennent le Catéchisme. S'ils sont encore sur les bancs de l'école, assurez-vous, par vous-mêmes, de temps en temps s'ils le savent; et faites-le leur réciter à la maison. Dans le cas où vous auriez le malheur de vous trouver dans un pays où cet enseignement si important est banni des écoles ou négligé, faites entendre, à qui de droit, vos justes protestations, constituez-vous maîtres, assignant à vos fils et à vos filles une ou plusieurs leçons de catéchisme par semaine. Faites de même, alors que vos enfants, pour une raison quelconque, au lieu d'aller à l'école, devraient fréquenter un laboratoire ou travailler à la campagne. De plus, ne manquez pas de les envoyer ou de les conduire vous-mêmes au catéchisme, dans l'église où il se fait. Mais dans l'un et l'autre cas, ne craignez pas de les stimuler en leur faisant quelques cadeaux, ou en leur promettant un prix, lorsqu'ils sauront en entier ou en partie, le Catéchisme du diocèse. Ne croyez pas que ce soit là, pour la famille, une dépense inutile; bien loin d'y perdre, vous y gagnerez beaucoup, au contraire. Car les vérités de la foi apprises, dans l'âge tendre, en conséquence de ces encouragements, ne tarderont pas à exercer leur bienfaisante influence sur la conduite morale de votre famille. L'enfant, devenu jeune homme et

homme fait, se tiendra éloigné du jeu, des parties de plaisir et des mauvais lieux ; la fille croîtra dans l'amour de la retraite, contente de son état et sans vanité ; jamais ou bien rarement il vous arrivera d'employer votre argent à satisfaire ses caprices. Sans ces soins du premier âge, dans quels désordres ne se jettera pas un jeune homme arrivé à la fleur de ses années, s'il n'est retenu par le frein de la Religion ? Et de combien de futilités ne se remplira pas la tête d'une jeune fille qui n'a pas été imbue, de bonne heure, des saintes maximes de l'Évangile ? Ah ! ils ne le savent que trop, ces parents dont les fils élevés sans religion et sans morale, ont causé la ruine de la maison, rempli leurs jours d'amertume, et quelque fois, procuré aux auteurs de leurs jours une mort précoce écrasés sous le poids des peines et des plus cruelles angoisses.

Et toi, Jeunesse intéressante, montre-toi pleine de sens. Conformément à ta condition, applique-toi à développer ton esprit par l'étude ou l'apprentissage d'un art, afin de gagner honorablement ta vie ; mais hâte-toi d'enrichir ton cœur des saintes vérités de la Religion catholique ; aime-la, apprécie-la, comme le plus précieux héritage de tes pères : observe-en les préceptes avec loyauté et amour. Qui sait les vicissitudes auxquelles tu seras sujet pendant ta vie ? La fortune te sourira-t-elle ? Dans ce cas, si tu es religieuse et craignant Dieu, tu n'en abuseras pas à ton préjudice et à celui des autres, mais au contraire, t'en servant pour faire le bien, tu deviendras un guide pour l'aveugle, un appui pour le faible, un père pour l'orphelin ; tu te mériteras le nom de bienfaitante, bénie de Dieu et des hommes pendant ta vie, et à l'heure de ta mort. Le malheur viendra-t-il s'abattre sur toi ? Alors la Religion qui fut ta compagne et ton amie dans le printemps de tes années, te montrant une vie immortelle au-delà de la tombe, deviendra ton espérance et ta consolation, ici-bas ; elle fera de toi un modèle de résignation et de grandeur d'âme ; elle te soutiendra dans tes peines, essuiera les sueurs de la mort, t'ouvrira les portes du Séjour des bienheureux, où t'attend une joie qui durera éternellement.

Aimable Jeunesse, mais sans expérience et trop facile à la séduction, écoute la voix de la vraie amitié. Ah ! garde-toi de ceux qui cherchent à t'éloigner de Dieu et de l'Église ; de ceux qui tentent de te ravir ta foi et ta pudeur. Ne te laisse jamais

vaincre par la curiosité de lire leurs journaux impies ; rejette avec mépris, leurs présents ; fuis-les, ne t'en approche pas, parceque, *sicut equus et mulus*, il te fouleraient sous leurs pieds et te donneraient la mort.

## LETTRE DE LA PATAGONIE.

Nous avons reçu, il y a peu de temps, de la Patagonie, la lettre suivante adressée à D. Bosco, par le prêtre D. Giuseppe Fagnano, chef de la Mission Salésienne, établie sur les terres de Patagonie, au commencement de l'année courante.

Patagones, 5 septembre 1880.

TRÈS-CHEER DOM BOSCO,

Je vous ai déjà écrit plusieurs fois, de ces extrêmes confins de la terre ; mais je crains que, par suite des bouleversements politiques qui ont eu lieu, cette année, au milieu de nous, mes lettres ne se soient perdues. C'est pourquoï, je romps, de nouveau, le silence, et vous envoie celle-ci, espérant qu'elle vous arrivera plus sûrement. Cette lettre a pour but de vous faire connaître le peu que nous avons fait, durant ces quelques mois, et les grandes choses qu'il nous reste encore à accomplir.

Je suis, ici, à Patagones, avec D. Chiara et le catéchiste Luciani. Dom Rizzo se trouve à Viedma, c'est-à-dire, à Mercedes de Patagonie, en face de Patagones. Quatre Sœurs de Marie Auxiliatrice exercent, conjointement avec nous, le ministère de la charité.

L'école que nous y avons ouverte, est fréquentée par 48 jeunes gens, et celle des Sœurs par 40 jeunes filles environ. Outre cette occupation et celle de civiliser le peuple, nous ne négligeons pas l'instruction des fils et des filles des Indiens qui viennent dans le pays, ou pour raison de commerce, ou pour se mettre en service. A l'occasion de la venue, dans ces parages, du zélé et intrépide Monseigneur Espinoza, dans le but d'administrer la confirmation, en vertu d'un privilège extraordinaire accordé par le Saint-Père, le Baptême fut conféré à plusieurs centaines de personnes. Depuis le départ de Monseigneur Espinoza, cent nouveaux chrétiens sont venus prendre place dans le bercail de Jésus-Christ, et déjà l'on peut voir les fruits abondants qu'a produits cette sainte Mission.

Mais pour les rendre encore plus abondants, il faudrait établir plusieurs autres œuvres, et en plusieurs autres endroits. Je me contenterai de vous indiquer sommairement les unes et les autres, afin que, connaissant mieux les besoins, vous puissiez mieux aussi y pourvoir.

D'abord, il serait très-utile d'établir, ici, un Hospice pour les pauvres enfants des Indiens qui seraient heureux de les y envoyer pour y apprendre un art ou un métier, à lire et à écrire. Il ne serait pas moins utile d'en établir un autre pour les jeunes filles. De cette façon, au moyen de l'instruction donnée d'une manière suivie, nous pour-

rions facilement les rendre chrétiens et capables de nous aider dans la conversion de leurs parents.

Une autre œuvre qui serait encore d'un grand avantage pour les âmes, c'est l'évangélisation des sauvages qui habitent sur les rives du grand fleuve Negro.

Déjà, il existe, sur le fleuve Ciubut, à deux cents kilomètres, sud du Rio Negro, une colonie entièrement composée d'Anglais du pays de Galles, tous Protestants à l'exception d'une quarantaine de Catholiques. C'est là que se rendent les Indiens pour vendre leurs cuirs, leurs peaux et leurs laines, et acheter du sucre, des nattes et des liqueurs. Il y aurait là beaucoup de bien à faire, et nous aurions l'occasion de traiter directement avec les indigènes que leur commerce y attire de toutes parts, en très-grand nombre.

Un autre point très-important et qui mérite d'être pris en considération, c'est la *Terre de Feu*, habitée par plusieurs milliers de sauvages, au milieu desquels se trouvent déjà plusieurs missionnaires protestants qui ont établi une maison centrale dans les îles Malouines. Bientôt il y aura un bateau qui servira à des voyages périodiques entre Buenos-Aires-Patagonie-Ciubut-Santa Cruz, située près du détroit de Magellan.

Tels sont les lieux principaux où l'on pourrait se fixer avec l'espérance fondée d'obtenir la conversion de ces peuples infortunés, et d'empêcher que les hérétiques ne causent la ruine de ces pauvres âmes.

Actuellement se trouve à l'étude près le gouvernement Argentin, un projet de colonisation pour les Indiens; ce serait, en effet, le moyen le plus propre à ramener ce peuple au christianisme et à la civilisation. Mais de cela, je vous parlerai une autre fois.

Voilà, cher Dom Bosco, ce que nous avons fait et ce que nous avons encore à faire. Si vous nous envoyiez au moins dix Salésiens et autant de Sœurs de Marie Auxiliatrice, nous mettrions, tout de suite, la main à ces grandes œuvres. Envoyez-les nous, ô bon Père, afin qu'une si grande moisson ne soit pas perdue par suite du manque d'ouvriers. Je n'ignore pas la grande difficulté qui s'oppose à la réalisation de ce désir. Les âmes courageuses, disposées à venir à notre secours, ne manquent pas, et vous en trouverez un grand nombre parmi vos fils et vos filles; mais ce qui manque, ce sont les moyens nécessaires pour couvrir les frais de l'expédition. Cette difficulté, nous avons l'espérance de la vaincre, si notre gouvernement avait maintenu la promesse qu'il nous avait faite de nous allouer un subside annuel, en faveur de cette Mission, mais la révolution survenue, dans ces derniers temps, l'en a empêché, et maintenant, nous ne savons ni quand, ni s'il pourra jamais nous l'accorder.

Que faut-il donc faire? Aux grands maux, les grands remèdes. Nous, ici, nous ferons en sorte de pourvoir, par nous-mêmes, à notre entretien; de plus, nous sommes prêts à jeûner, à restreindre encore nos dépenses dans notre nourriture déjà si modeste, à faire des économies sur tout; en un mot, à mettre de côté, tout ce que nous

pourrons, pour le partager ensuite avec nos frères et nos sœurs que nous attendons impatiemment. Mais vous, vénéré Dom Bosco, faites un appel à la charité des Catholiques d'Europe, afin qu'ils vous aident, au moins, à payer le voyage des nouveaux Missionnaires jusqu'ici; nous avons la confiance que cet appel sera entendu. Eh! quoi, les méchants trouveraient de l'argent autant qu'il leur en faut pour établir des œuvres dont le but est de détruire la foi et la morale, et les bons ne sauraient en trouver, quand il s'agit de consolider une œuvre si importante pour la religion et la civilisation, comme est celle de la nouvelle Mission dans la Patagonie? Comment, parmi tant de personnes pieuses des deux sexes, on ne pourra trouver les moyens de sauver ces pauvres âmes rachetées par le sang d'un Dieu? Serions-nous condamnés à voir, d'un côté, les Protestants verser des sommes immenses à l'effet d'envoyer des missionnaires chargés d'arborer, dans ces déserts, l'étendard de l'hérésie, et de l'autre, les catholiques conserver soigneusement leur argent, refusant d'en consacrer une partie à répandre la vérité, ou du moins, à la faire cheminer à côté de l'erreur? Si cela pouvait jamais arriver, nous sentirions le rouge nous monter au front, à nous pauvres Missionnaires Catholiques, et le courage nous manquerait pour affronter les fatigues de notre ministère. Mais non, cela n'arrivera pas. Ce que nous avons fait jusqu'ici, nous l'avons fait aidés de la charité catholique; et ce que nous ferons à l'avenir, nous le ferons encore avec l'appui de cette même charité. Vénéré Dom Bosco, implorez-la au nom de ces peuples infortunés; implorez-la au nom de vos fils répandus sur ces plages les plus reculées de la terre, et Dieu nous aidera.

Cher Dom Bosco, faites-moi la charité de m'écrire deux lignes ou de me les faire écrire en votre nom. Nous trouvant à huit mille milles de la patrie, vous pouvez vous imaginer la douce consolation que nous procure une toute petite lettre de celui qui nous aime tant, et pour lequel nous avons nous-mêmes un si grand amour.

Adieu, cher Dom Bosco. Qui sait si je pourrai, encore une fois, vous baiser la main? Si loin! et sur le point de m'éloigner encore davantage pour les besoins de notre Mission, je crains bien de ne plus vous revoir jamais. Cette pensée m'afflige quelquefois, mais aussitôt je trouve une consolation dans cette autre pensée, qu'un jour viendra où il me sera donné de vous revoir dans le Ciel et pour toujours.

Agréez mes respects et ceux de vos fils et filles qui résident ici, et qui tous jouissent d'une bonne santé.

Les Sœurs, aussi, se proposent de vous écrire, et puisque je vous parle d'elles, je vous dirai qu'elles travaillent avec un courage vraiment viril, et qu'elles sont très-aimées du peuple.

Très-aimé Père, priez et faites prier pour nous; de notre côté, nous vous le promettons, nous saurons, à l'exemple de notre regretté D. Bodrato, donner, s'il le faut, notre vie pour Dieu et pour les âmes.

Votre affectionné fils en Jésus et Marie  
JOSEPH FAGNANO, Prêtre.

## FÊTE DU CATÉCHISME

A ROME.

Sur la fin du mois de septembre, a eu lieu à Rome, dans l'église de Sainte Marie sur Minerve, une fête des plus chères et des plus sympathiques.

Avant tout, il est bon de savoir que, dans cette métropole du monde catholique, grâce aux soins et au zèle du Saint Père Léon XIII, on a établi et l'on maintient plusieurs écoles en faveur de la jeunesse des deux sexes. Ces écoles sont confiées à des maîtres et à des maîtresses animés du meilleur esprit, lesquels, outre l'instruction profane, donnent encore de grand cœur, appuyés sur des principes solides, l'instruction religieuse, base et colonne de toute bonne éducation. Dans le courant de l'année scolaire, environ 140 jeunes gens de ces écoles, se sont distingués, entre tous les autres, dans l'étude de la Doctrine Chrétienne, et ont réussi à remporter les prix promis aux vainqueurs.

Or, pour rendre plus éclatantes les louanges dues à ces chers enfants, et donner à tous un plus grand encouragement, il fut décidé par le comité établi à cet effet, que la distribution des récompenses se ferait d'une manière publique et solennelle. En conséquence, le 29 du même mois, jour dédié à l'Archange Saint Michel, lequel autrefois, *fecit victoriam*, dans le Ciel, le magnifique temple des Pères Dominicains était splendidement orné. Des personnages de la plus grande distinction, à la tête desquels se trouvait le Cardinal Vicaire lui-même, présidaient cette fonction. La foule était énorme ; la joie rayonnait sur tous les visages. C'est que cette fête du catéchisme, était bien la fête la plus joyeuse, la mieux ordonnée et la plus solennelle qu'on pût souhaiter. Monseigneur Sallua Archevêque de Calcedoine, fit, à cette occasion, un magnifique discours sur les avantages du catéchisme, et fut écouté de l'immense auditoire avec le plus profond respect.

Le moment de la distribution arrivé, ce fut au milieu des applaudissements universels qu'on proclama *Empereur* de la Doctrine Chrétienne, un jeune enfant de 11 ans, nommé Jean Lucchetti, de la paroisse de Sainte Marie de Transtevere. Les autres enfants reçurent des dignités honorifiques et des récompenses, chacun en proportion de ses mérites. Quelque jours après cette solennité, le Saint Père daignait admettre, à sa présence, le petit *Empereur*, accompagné de ses condisciples Mischini Jonas et Perotti Auguste, premiers Princes, et ceux qui, dans les examens, avaient reçu la charge de Député, de Camerlingue et de Secrétaire. Sa Sainteté les accueillit avec une grande bonté, eut pour tous de bienveillantes paroles, et les congédia après leur avoir accordé la bénédiction apostolique.

Nous applaudissons de tout notre cœur à ces braves jeunes Romains qui ont su gagner une si splendide couronne ; nous applaudissons pareillement aux organisateurs de cette belle fête, don-

nant ainsi un bel exemple, lequel, s'il était suivi dans les écoles, dans les collèges, dans les paroisses, offrirait, à la jeunesse, un puissant stimulant pour étudier et apprendre le Catéchisme catholique.

## HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

### CHAPITRE XX.

Commencement de la guerre pour l'indépendance italienne — Effervescence dangereuse — Moyens de préservation — Musique et promenades — Fonction dans le Sanctuaire de la CONSOLATA — Visite aux Reposoirs — Le lavement des pieds — Le Dialogue — La fête de St. Louis — Première retraite spirituelle — Nouveaux éloges et nouvelles récompenses aux écoles du soir — Autres plaintes contre l'Oratoire — Décret de Monseigneur Fransoni.

Au mois de Mars 1848, le Roi Charles Albert eut devoir déclarer la guerre à l'Autriche, et le 23 du même mois, Sa Majesté, à la tête d'une vaillante armée, passait le Tessin, à l'effet de délivrer, comme on disait alors, la Lombardie et la Vénétie, du joug de l'étranger. On comprendra aisément que nous nous abstenions de donner, ici, notre appréciation sur un événement qui devait causer, au Piémont, d'immenses désastres, et finir par enlever, au magnanime Prince, sa couronne, et à l'Oratoire, un auguste protecteur ; notre dessein étant de ne jamais dire un mot, ni de porter un jugement sur les événements politiques, à moins qu'ils ne se rattachent plus ou moins étroitement aux faits qui font l'objet de cette étude.

Toutefois, nous ne pouvons omettre cette circonstance : que la guerre de l'indépendance italienne excita jusque parmi les jeunes gens un effervescence et un enthousiasme qui aurait pu devenir un danger, pour plusieurs d'entr'eux, si l'on n'y avait apporté un prompt remède. La guerre, alors, était l'objet de toutes les conversations, le thème imposé à toutes les feuilles publiques ; les maisons, les théâtres et les places ne retentissaient que de chants belliqueux ; nous pourrions même dire que, dans le sommeil, on ne rêvait que de guerre. Les enfants eux-mêmes semblaient être devenus d'autres Balille (1) ; à les voir et à les entendre, vous les auriez pris pour autant de soldats dont la valeur était capable d'enfiler deux autrichiens d'un seul coup d'épée. A peine sortis de leur école, de leur boutique ou de leur fabrique, on les voyait armés d'un bâton se disposer en troupes, dans cet endroit ou dans cet autre, se choisir un chef, se former en pelotons, s'exercer à la manœuvre, faire des armes entr'eux, et à la fin, en venir aux mains les uns contre les autres. Il ne faut pas croire que ces petits combats fussent

(1) *Balille* est le nom d'un tout jeune homme Gênois, lequel criant, en 1847 : « *Il est temps d'en finir* », souleva le peuple contre les Allemands qui opprimaient Gènes, et les fit chasser ignominieusement.

toujours inoffensifs ; car souvent , par suite de leur inexpérience, et de leur ardeur un peu trop belliqueuse, ils se donnaient et recevaient réciproquement des coups de bâton avec un entrain digne d'une meilleure cause. C'était surtout dans les jours de fêtes que les places, les cours et les environs de la ville paraissaient être transformés en champs de Mars. Par suite, dans presque toutes les paroisses, les écoles de Catéchisme s'éclaircissaient et quelques-unes restaient à peu près désertes. Il était donc moralement impossible que, au milieu d'une si grande dissipation, les jeunes gens de l'Oratoire n'eussent pas à souffrir quelque dommage dans leur conduite. C'est pourquoi, plusieurs s'absentaient des offices, le Dimanche ; d'autres y intervenaient, mais c'était avec peine ; le plus grand nombre s'y montrait ennuyé et distrait ; la fréquentation des Sacraments était à peu près nulle.

Pour dissiper ce malaise religieux et moral dont étaient menacés les jeunes gens de l'Oratoire, il était nécessaire que l'industrielle charité et le zèle de Dom Bosco trouvassent des moyens efficaces. Ce fut bientôt fait. Obligé de se conformer aux exigences du temps, autant du moins, que le permettaient la religion et la morale, il n'hésita pas à permettre, aux jeunes gens, de faire eux aussi leur manœuvre dans la cour de l'Oratoire ; il trouva même le moyen de se procurer une certaine quantité de fusils dont les cannes étaient remplacées par des bâtons parfaitement appropriés à l'usage qu'on en voulait faire. Toutefois, il mit pour condition, qu'on éviterait de se frapper, comme le faisaient, entr'eux, les Piémontais et les Autrichiens, et qu'au premier coup de la clochette annonçant le catéchisme, chacun déposerait les armes et se rendrait à l'Eglise. Il établit encore divers autres jeux, comme les boules, les palets, etc ; remit en vogue le jeu de la marmite, la course au sac, s'appliquant aussi à faire jouer de petites comédies et de petites farces capables d'intéresser et d'égayer ces jeunes têtes pleines de pensées guerrières. En un mot, il n'épargna rien pour que tous eussent la commodité de s'amuser dans l'Oratoire, chacun selon ses goûts, assistés toujours, et surveillés avec une vigilance paternelle.

Un autre moyen puissant de préservation, ce fut l'école de chant. Aux leçons de musique vocale, Dom Bosco ajouta celles du piano et de l'orgue, et pour la satisfaction du plus grand nombre, la musique instrumentale qui provoqua le plus grand enthousiasme. Dès lors, il se vit contraint, plus d'une fois, de faire le maître dans des matières où il avait encore beaucoup à apprendre, comme il le disait lui-même ; mais la bonne volonté suppléait à tout. Pendant qu'il s'étudiait à organiser le concert instrumental, et à former quelques jeunes gens sur le piano, afin de les mettre en état de jouer plus tard, de l'orgue, la musique vocale se perfectionnait. Après avoir préparé, du mieux qu'il avait été possible, les chœurs et exercé quelques jolies petites voix, Dom Bosco commença à nous mener chanter dans les églises publiques de Turin, à l'occasion du mois de Marie et d'autres fonctions auxquelles tous les jeunes gens pre-

naient part. Ceci, on le conçoit facilement, nous attirait et nous attachait toujours de plus en plus à l'Oratoire, et ne manquait pas d'un autre côté de faire beaucoup de bien parmi le peuple chrétien. En effet, habitué à entendre toujours des voix d'hommes, il restait indifférent la plupart du temps, mais les solo, les duo, les chœurs formés de petites voix enfantines, réveillaient, parmi les fidèles, l'idée des chants angéliques, et touchaient presque infailliblement, la fibre du cœur humain. C'est pourquoi, il n'était pas rare de voir, à ces saintes fonctions, des hommes et des femmes pleurer d'attendrissement. Aussi parlait-on, de toute part, de notre musique, la désirait-on, la recherchait-on dans les fêtes et les solennités. Nos jeunes musiciens chantèrent plusieurs fois, non seulement à Turin, dans les églises du *Corpus Domini* et de la *Consolata*, mais encore à Moncalieri, à Rivoli, à Chieri et dans plusieurs autres pays circonvoisins. Monsieur le Chanoine Louis Nasi et le prêtre Dom Michelange Chiattellino étaient les deux Maîtres qui accompagnaient le plus assidument notre société philharmonique à son début. Grâce à leur habileté dans l'art musical, nous n'avions pas à redouter de *fa-scio* ; au contraire, ces Messieurs nous assuraient les plus brillants succès, et nous procuraient les plus grands éloges.

Cette année-là, eut lieu une petite fête aussi pieuse qu'intéressante, au Sanctuaire voisin de la *Consolata*. Nous nous y rendîmes, de l'Oratoire, en procession. Le chant, dans le parcours, et la musique à l'église, attirèrent, aux pieds de Marie Consolatrice, une foule considérable de personnes. La messe célébrée, pendant laquelle, un grand nombre d'entre nous fit la sainte Communion, Dom Bosco nous adressa un petit discours, dans lequel il nous parla des amabilités de Marie. « Marie, nous disait-il entr'autres choses, Marie est la créature la plus aimée et la plus aimante. Dieu le Père l'aime, Jésus, son divin Fils, l'aime, l'Esprit-Saint l'aime, les Anges, les Saints, tous les cœurs bien faits l'aiment. Ce sanctuaire lui-même n'est-il pas une preuve manifeste de l'amour que cette cité a toujours professé pour Marie ? A son tour, Marie nous aime avec toute la tendresse d'une mère ; et si elle aime tous les chrétiens en général, on peut dire qu'elle porte à la jeunesse, un amour plus tendre. Marie fait exactement comme Jésus, son divin Fils, lequel aurait voulu avoir toujours, à ses côtés, les enfants, pour lui former une couronne. Si le Sauveur disait aux Apôtres : *Laissez venir à moi les petits enfants* ; Marie, elle aussi, nous dit : *Que les petits viennent à moi : Si quis est parvulus veniat ad me*. C'est précisément à cause de son amour si tendre, qu'Elle a été proclamée la Consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum*. Rendons-lui donc amour pour amour. Oui, mes chers enfants, aimons-la aussi nous-mêmes ; et par amour pour Elle, fuyons le péché. En souvenir de cette pieuse visite, laissons, ici, aux pieds de Marie, notre pauvre cœur, et prions-la de l'accepter et de le conserver toujours pur et immaculé. Faisons en sorte que, à l'ombre de son

manteau, nous puissions vivre contents et mourir consolés. »

Sortis de l'église et entrés dans les cloîtres, nous fûmes agréablement surpris de voir préparée par les soins des bons Pères Oblats de Marie qui desservaient le Sanctuaire, une magnifique collation, laquelle disparut comme par enchantement, grâce à un appétit qui ne laissait rien à désirer.

La semaine instituée par l'Eglise, pour rappeler aux fidèles les angoisses et les douleurs de notre divin Sauveur, la Semaine Sainte, nous offrit encore une belle occasion de raviver notre piété. Le jeudi, nous fîmes, en procession, la visite des repositoirs. En allant d'une église de la ville à l'autre, nous chantions des cantiques en musique, et des jeunes gens de tout âge et de toute condition, entraînés par nos chants et notre exemple, foulant aux pieds tout respect humain, venaient se joindre à nous, et semblaient en éprouver une joie indicible. Arrivés au lieu du repositoir, nous nous agenouillions, et après quelques minutes d'adoration, les voix les plus belles chantaient avec une expression capable d'émouvoir les plus indifférents, la Passion ou quelque autre motet que Dom Bosco nous avait appris précisément pour la circonstance. Bien des personnes, en entendant ces douloureuses harmonies, ne pouvaient retenir leurs larmes, et elles nous suivaient d'une église dans une autre pour pleurer encore.

Vers la fin de ce même jour, on fit, pour la première fois, dans la chapelle de l'Oratoire, la cérémonie du *Lavabo*, ou du lavement des pieds, en présence d'un très-grand nombre de jeunes gens, parmi lesquels on en choisit douze qui devaient représenter les douze Apôtres. Disposés en cercle dans le milieu de la Chapelle, on chanta le passage de l'Evangile prescrit par l'Eglise; puis Dom Bosco, ceint d'un linge blanc, s'agenouilla devant chacun d'eux, et leur lava les pieds, comme fit le divin Sauveur, dans la dernière cène; après quoi, il les essuya et les baisa avec une humilité profonde. Pendant que s'accomplissait cette touchante fonction, les chanteurs appuyaient particulièrement sur ces paroles du rit : *Ubi caritas et amor, Deus ibi est* : où est la charité et l'amour, là est Dieu. Et ces autres : *Cessent jurgia maligna, cessent lites ; et in medio nostri sit Christus Deus* ; C'est-à-dire : que les contestations et les disputes cessent ; et que le Christ notre Dieu règne parmi nous. Vint ensuite un petit discours pour expliquer le sens de cette cérémonie, et faire ressortir les enseignements qui en découlent ; cérémonie, de toutes la plus propre à élever et à former les jeunes cœurs à ces deux vertus fondamentales du Christianisme, savoir : l'humilité et la charité.

La fonction achevée, les jeunes Apôtres s'assirent à une modeste table, en compagnie de Dom Bosco qui voulut les servir lui-même de ses propres mains ; puis, leur ayant fait un petit cadeau, il les renvoya chez-eux, comblés de joie. Cette cérémonie se fait encore, chaque année, dans l'Oratoire, à la grande édification de tous ceux qui en sont les témoins.

Comme on le voit, on avait déjà paré à plusieurs inconvénients, mais il en restait encore un autre assez grave. Pour empêcher les absences dominicales de l'Oratoire, Dom Bosco et le Docteur Borelli eurent recours à un moyen qui leur réussit comme tous les autres employés jusque-là. Outre la distribution fréquente de petits présents aux jeunes gens les plus assidus au Catéchisme et les plus pieux, comme images, médailles, voire même fruits et bonbons, il se mirent à faire l'instruction ou la prédication du soir, en forme de dialogue. Le bon Docteur assis au milieu de nous, remplissait le rôle de pénitent ou d'écolier ; les demandes et les réponses qu'il faisait, étaient parfois, empreintes d'un tel esprit et d'une telle originalité que nous ne pouvions nous empêcher de rire, et pour rien au monde, nous ne nous serions laissés distraire. Dom Bosco, du haut de la chaire, en prenait occasion pour nous instruire et nous moraliser. Cette forme d'instruction eut toujours pour nous beaucoup d'attrait ; il suffisait qu'on nous dit qu'il y aurait dialogue, le dimanche suivant, pour que la chapelle se remplit de jeunes gens. C'est depuis cette époque que s'est introduit l'usage du dialogue, dans le temps de carnaval, afin de soustraire plus facilement les jeunes gens au danger de courir après les vanités et les divertissements du monde.

Quelque temps après, arriva la fête de Saint Louis, qui fut célébrée avec une pompe extraordinaire ; les temps semblaient l'exiger. En effet, cette année-là, les jeunes gens avaient été appelés très-souvent à assister à des fêtes, ou plutôt à des démonstrations civiles qui avaient lieu, de temps en temps, dans la ville, pour célébrer les victoires de Charles Albert, victoires qui devaient bientôt, hélas ! se changer en défaites. Donc, pendant que le monde déployait toutes les magnificences que peut enfanter l'imagination, dans le but d'attirer les foules à ses spectacles, il devenait utile, sinon nécessaire, d'opposer aux spectacles mondains, la grandeur des fêtes religieuses, afin de gagner plus sûrement à l'Eglise, les esprits et les cœurs des fidèles, et surtout de la jeunesse sans expérience.

La solennité fut annoncée longtemps d'avance, et comme de coutume, on la fit précéder des six dimanches, avec les pratiques de piété relatives. Les musiques vocales et instrumentales préparèrent les plus beaux morceaux de leur répertoire ; des invitations furent faites à tous les bienfaiteurs de l'Oratoire, à leurs amis et connaissances. Les boîtes que l'on tira, dès la veille au soir, et le matin de la fête, annoncèrent le grand jour, aux plus rapprochés comme aux plus éloignés. Dom Bosco, le Docteur Borelli et les autres Prêtres venus pour les assister, eurent beaucoup à faire, mais en retour, ils éprouvèrent une bien douce consolation, en voyant un si grand nombre de jeunes gens s'approcher des Sacraments. Nous nous souvenons encore que, dans l'après-midi, la foule des jeunes gens qui se portèrent à l'Oratoire, fut telle que la Chapelle ne put en contenir qu'une partie.

La procession, surtout, mérite une mention spé-

ciale. La rue Cottolengo qu'on devait parcourir est longue ; néanmoins les premiers jeunes gens, disposés sur deux rangs, étaient déjà arrivés au milieu, lorsque les derniers portant la statue du Saint, sortaient seulement de l'Oratoire. Eh ! bien, malgré cet immense concours, tout se passa dans le plus grand ordre et le plus grand calme. Les gardes de la cité semblaient n'être venues que pour ajouter, par leur présence, à l'éclat de la cérémonie ; le concert instrumental alternaient ses symphonies avec les mélodies des jeunes chanteurs.

Mais ce qui édifica, pardessus tout, les fidèles, dans cette circonstance, ce fut la présence de deux illustres personnages dont le nom a eu un immense retentissement, l'un en Italie, et l'autre dans toute l'Europe. Placés, de chaque côté de la statue, ils tenaient, d'une main, un cierge allumé, et de l'autre *La jeunesse instruite*, chantant avec les ministres sacrés, l'hymne *Infensus hostis gloriae*, en l'honneur de Saint Louis. Et quels étaient ces deux personnages ? Ce n'étaient rien moins que le Marquis Gustave, et le Comte Camille Cavour.

Ces deux frères n'avaient pas tardé à se convaincre que, les craintes manifestées par le Marquis, leur père, dans les commencements de l'Oratoire, étaient sans fondement (1). C'est pourquoi, voyant que Dom Bosco avait su, par son habileté et sa constance, triompher de toutes les oppositions qu'on lui avait faites, et assurer, à son œuvre, un tel succès qu'il était à même de recueillir tous les jeunes gens errants et abandonnés qui se rencontraient dans tous les coins de Turin, ils étaient devenus ses plus grands admirateurs. Ils venaient souvent le visiter pour l'encourager dans sa difficile entreprise. Il ne se faisait pas de fêtes de quelque importance dans l'Oratoire, qu'il n'y prissent part. L'un et l'autre prenaient plaisir à contempler tous ces jeunes gens réunis ensemble, s'amusant, sans que la bonne harmonie cessât jamais de régner parmi eux, instruits, assistés, bien traités, arrachés ainsi de la voie du déshonneur, et éloignés, pour jamais, de la porte de la prison. A cette vue, Camille Cavour répéta, plusieurs fois, ces paroles : « Que cette œuvre est belle et utile ! En vérité, il serait à désirer qu'il y en eût une semblable dans chaque ville. Bien

des jeunes gens éviteraient, par ce moyen, la prison, et le gouvernement n'aurait pas à dépenser tant d'argent pour maintenir une multitude de vagabonds, dans les prisons ; il aurait, au contraire un grand nombre de sujets parfaitement réglés qui, au moyen d'un art ou d'un métier, gagneraient honnêtement leur vie, et en s'aidant eux-mêmes, aideraient aussi le gouvernement. »

Plusieurs s'étonneront, sans doute, que les deux Cavour fréquentassent notre Oratoire et manifestassent de tels sentiments. Nous nous contenterons de leur faire observer qu'à cette époque, ces deux frères faisaient hautement profession de Catholicisme. Gustave, surtout, se montrait très-assidu dans les églises de Turin, et on le voyait s'approcher de la sainte Table, dans l'attitude la plus édifiante ; il fut même l'un des plus vaillants écrivains de l'*Armonia* qui parut, pour la première fois, le 4 juillet de cette même année. Camille lui-même, dans le courant de l'année 1850, reçut la sainte Communion, dans l'église de l'Annonciation, des mains du docteur en théologie, Fantini, nommé, plus tard, à l'évêché de Fossano. Si ces deux Messieurs, changèrent ensuite de sentiments, il faut attribuer ce changement, aux idées politiques dont leur tête était pleine.

Mais une chose que Dom Bosco avait à cœur, c'était d'avoir plusieurs jeunes gens bien fondés dans la vertu, qui fussent comme le sel et la lumière, au milieu de leurs camarades. Dès lors, il se mit aussitôt à chercher le moyen de les former, et pour mieux réussir dans son dessein, il résolut d'établir un cours d'exercices spirituels. Il en parla à ceux qui lui parurent les mieux disposés ; puis, par ses conseils, il les aida à obtenir de leurs parents ou de leurs patrons, une semaine de liberté pour vaquer à ces saints exercices, et de cette façon, il en put réunir un certain nombre. Tout étant donc préparé, et s'étant entendu préalablement avec les respectables prédicateurs, qui furent Monsieur Joseph Ghemone, aujourd'hui, chanoine à Rivoli, et le Docteur Borrelli, l'ouverture de la retraite se fit un dimanche, au soir, du mois de juillet, et se termina, le dimanche suivant, par la communion, et la distribution de pieux souvenirs qui devaient être comme autant de gages de persévérance. Les retraitants restaient toute la journée à l'Oratoire, où ils suivaient, matin et soir, la méditation et les instructions ; ils mangeaient avec Dom Bosco, mais comme ils n'y avaient pas de lits pour tous, une partie d'entr'eux allaient passer la nuit chez leurs parents. Les prédicateurs choisis par Dom Bosco, semblaient avoir été faits exprès pour nous ; car les vérités, les enseignements, les maximes, les exemples, les traits édifiants qu'ils proposaient à notre méditation, ne pouvaient être mieux appropriés à notre condition, et exciter davantage notre attention. Avec l'aide de Dieu, plusieurs jeunes gens réformèrent leur manière de vivre, à un tel point, qu'ils devinrent exemplaires dans leur conduite, et un objet d'édification pour tout l'Oratoire. Dans la suite, quelques-uns entrèrent en religion, et sont aujourd'hui de bons religieux ; les autres restè-

(1) Il est venu à notre connaissance un fait dont nous voulons prendre note ici, afin de l'insérer à la place qui lui convient, dans la nouvelle édition qui sera faite de cette histoire. — Donc, un jour, le Marquis Cavour ayant aperçu Dom Bosco, dans les prés dits de la Citadelle, assis sur l'herbe, au milieu d'un cercle de jeunes gens, dans la tête desquels il essayait, du mieux qui lui était possible, de faire entrer quelques bonnes pensées de religion et de morale, demanda : Qui est donc ce prêtre au milieu de tous ces gamins ? — C'est Dom Bosco, lui répondit-on — Ou cet homme est fou, ajouta ce pauvre Marquis, ou bien il mérite d'être conduit au sénat ; en d'autres termes, il est digne d'être conduit dans les prisons du palais qu'on appelait alors, le Sénat. Avec de pareilles préventions, on ne doit pas s'étonner qu'il ait fait et dit ce que nos lecteurs savent déjà. Par là, on peut voir combien les jugements des hommes sont différents de ceux de Dieu, et comme il sera toujours vrai de dire avec Saint Paul : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum* (1<sup>ère</sup> Cor. III, 19).

rent dans le monde, mais vivant en bons chrétiens, comme le font encore leurs survivants que la discrétion ne nous permet pas de nommer.

A propos de ces exercices spirituels, il nous revient à la mémoire, un curieux épisode que nous voulons raconter à nos lecteurs, pour les égayer un peu. Un bon jeune homme désireux de faire sa confession générale, avec la plus grande précision, avait écrit tous ses péchés. Était-ce scrupule ou bien réalité? Le fait est qu'il en avait rempli tout un petit cahier, avec l'intention de les déclarer ensuite de mémoire, ou de les lire aux pieds du confesseur. Mais, sans savoir comment, il perdit, le samedi, le petit volume qui contenait le récit de ses tristes exploits. Il fouille et refouille ses poches, il cherche et recherche dans tous les coins de la maison, mais le manuscrit ne se retrouve point. Alors le pauvre enfant donne des signes de la plus grande désolation; son cœur se gonfle, et il pleure à chaudes larmes. Heureusement, à l'insu de tous, le petit cahier avait été trouvé par Dom Bosco. — Toutefois, le voyant sangloter ainsi, quelques-uns de ses compagnons, après l'avoir inutilement pressé pour qu'il leur fit connaître le motif de sa douleur, le conduisirent à Dom Bosco. — Qu'as-tu, mon petit Jacques? lui demanda celui-ci; as-tu quelque mal? aurais-tu éprouvé quelque contrariété? tes camarades t'auraient-ils battu? et en lui faisant ces questions, il le caressait paternellement, afin de ralentir le cours de ses larmes. Le bon enfant essayant ses pleurs, et reprenant un peu de courage, répondit : — *J'ai perdu mes péchés!* — A ces paroles, tous ses compagnons poussèrent un grand éclat de rire, et Dom Bosco qui avait aussitôt compris de quoi il s'agissait, ajouta en plaisantant : — Heureux es-tu d'avoir perdu tes péchés, et plus heureux encore si tu peux ne plus les retrouver, parceque sans péché tu iras certainement en Paradis. — Mais ce bon petit garçon craignant de n'avoir pas été compris, repartit : J'ai perdu le cahier où ils se trouvaient écrits : — Alors, Dom Bosco, tirant de sa poche le grand secret, rassure-toi, mon ami, lui dit-il, car tes péchés sont tombés entre bonnes mains; les voici. — A cette vue, le front de notre jeune affligé se rasséréna, et il dit en souriant : — Si j'avais su que vous les aviez trouvés, au lieu de pleurer, je me serais mis à rire; et ce soir, en allant me confesser, je vous aurais dit : Mon Père, je m'accuse de tous les péchés que vous avez trouvés, et qui sont actuellement dans votre poche.

C'est, à l'aide de ces pieuses industries et d'autres semblables que l'Oratoire, malgré la difficulté des temps, se conservait florissant, fréquenté par plusieurs centaines de jeunes gens.

A peu près vers la même époque, nos écoles du soir obtinrent de nouveaux éloges et de nouvelles récompenses. La municipalité de Turin, invitée par Dom Bosco, envoya une députation composée de Messieurs le chevalier Pierre Ropolo, le commandeur Capello, dit Moncalvo, et le commandeur Joseph Dupré, chargée d'en faire, de nouveau, la visite. Ces messieurs examinèrent les jeunes gens appartenant aux diverses classes, sur la lecture,

l'écriture, la grammaire, les langues italienne et française, l'arithmétique, le système métrique, la géographie, l'histoire et le dessin; de plus, ils assistèrent à l'exécution de quelques morceaux de musique; et firent des compliments aux maîtres et aux élèves. Ils se retirèrent ensuite, on ne peut plus satisfaits. Le résultat de la relation faite par ces messieurs en plein conseil, fut un prix de mille francs décerné à nos écoles.

La Direction de l'Œuvre Pie : *La mendicité instruite*, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, avait, à notre exemple, introduit, dans son Institut, les écoles du soir et de musique, vint aussi dans la personne de Monsieur le Chevalier Gonnella, nous faire une seconde visite; et, en signe de satisfaction et de bienveillance, nous assigna un autre prix qui nous laissa pleins de reconnaissance.

Ces secours et ces éloges produisaient deux bons effets; d'abord, ils mettaient Dom Bosco en état de faire, au profit des écoles, les dépenses que nécessitaient le local, le luminaire, les livres, le papier, les plumes et autres choses semblables; ensuite, c'était un encouragement pour les jeunes gens qui les fréquentaient. Voyant ainsi approuvé, de l'autorité elle-même, l'enseignement qui leur était donné, et récompensés les sacrifices de leurs maîtres, surtout de Dom Bosco, le promoteur et l'âme de tout le bien qui se faisait, ils se sentaient beaucoup plus animés à en profiter.

Toujours à peu près vers la même époque, quelques Curés, entr'autres ceux de Borgodora, des Carmes et de Saint Augustin, adressèrent de nouvelles plaintes à l'Archevêque, disant que, dans les Oratoires de Saint François de Sales et de Saint Louis, on y accomplissait les fonctions religieuses, et on y administrait les Sacrements. Monseigneur Fransoni, voyant que ces plaintes étaient mal fondées, résolut d'y mettre un terme une fois pour toutes, en portant un décret qui renouvelait la faculté d'accomplir, dans les Oratoires, toutes les fonctions religieuses qu'on avait coutume de faire dans les églises paroissiales; et quant aux Sacrements, non seulement il en permettait la libre administration, mais encore il autorisait les jeunes gens à y faire la communion prescrite pour satisfaire au précepte pascal. « Les Chapelles des Oratoires, disait le sage Archevêque, seront les Paroisses de tous ces enfants qui les fréquentent. » Donnant ensuite le motif de ces concessions, sa Grandeur ajoutait : « Vu cette circonstance, que beaucoup de ces jeunes gens sont étrangers à la ville, et que tous les autres sont, de leur nature, légers et inconstants, il s'ensuit que, sans les Oratoires où l'on sait les attirer par des manières convenables et engageantes, plusieurs d'entr'eux ne mettraient jamais les pieds dans les églises, et dès lors, le nombre des ignorants et des libertins croîtraient démesurément. »

## GRACE DE MARIE AUXILIATRICE.

Depuis le mois de juin jusqu'à ce jour, nous avons reçu un nombre considérable de lettres où se trouvent consignées des faveurs vraiment ex-

traordinaires, que de pieux fidèles appartenant à divers diocèses de France et d'Italie, ont obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice, honorée d'une manière spéciale dans l'Eglise qui lui est dédiée à Turin, près de notre Maison de Saint François de Sales. Bien que nous ayons l'intention de donner au public, dans une livraison à part, et en temps opportun, la relation de ces nouvelles faveurs qui paraissent avoir un caractère tout à fait surnaturel, nous ne pouvons, néanmoins, résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs, le récit d'une guérison qui nous a été fait par un saint curé du diocèse de Tortone, le faisant toutefois précéder des réserves accoutumées, en semblable occurrence.

Retorbido, 11 octobre 1830.

T. RÉVÉREND ET TRÈS-CHER DOM BOSCO,

S'il est permis au chrétien de tenir cachés les faits qui tournent à son honneur, c'est un devoir de rendre manifeste tout ce qui peut contribuer à augmenter la gloire de Dieu et de ses créatures, mais particulièrement de Marie, la Mère de N. divin Sauveur. C'est donc pour remplir ce devoir que je viens, aujourd'hui, vous faire connaître une grâce des plus signalées que Marie Auxiliatrice a bien voulu octroyer à un de mes paroissiens, dans le courant du mois de mai dernier.

Un nommé Matti Angelo, père d'une nombreuse et excellente famille, tomba gravement malade, atteint d'une fièvre typhoïde. Le médecin qui le soignait, désespérant de sa guérison, conseilla à la famille d'appeler d'autres médecins, afin, disait-il, de diminuer sa responsabilité. En conséquence, on fit venir de Voguère, deux docteurs physiiciens des plus distingués. Ceux-ci secouèrent la tête et dirent que le cas était fort grave. Cette phrase, plusieurs fois répétée, donnaient clairement à entendre qu'ils n'avaient qu'une bien faible espérance de guérison. Aussi, à peine la consulte achevée, je fus appelé pour le confesser et j'accomplis, sur-le-champ, mon devoir. Cela fait, j'exhortai vivement la femme du malade et les autres membres de la famille, à mettre tout leur espoir en Marie Auxiliatrice dont on célébrait la fête, le lendemain, et à commencer immédiatement une neuvaine. J'invitai également M<sup>me</sup> Matti, à promettre, dans le cas où l'on obtiendrait la grâce demandée, de faire une offrande à l'église dédiée à la Mère de Dieu, sous le titre de Marie Auxiliatrice. Un peu plus tard, après les vêpres (c'était un dimanche), je retournai chez l'infirme, et trouvant que son état s'était singulièrement aggravé, je l'engageai à recevoir le Viatique, ce même soir. Retournant donc à l'église, je répondais aux personnes qui me demandaient des nouvelles du malade, que tout espoir de guérison étant évanoui, nous avions mis toute notre confiance en Marie Auxiliatrice ; nous verrons, ajoutai-je, si Elle nous exaucera. Et Marie nous a exaucés d'une manière surprenante.

Le lendemain, 24 mai, fête de Marie Auxiliatrice, aussitôt ma messe terminée, j'allai de nou-

veau chez le malade, et à ma grande satisfaction, je le trouvai tout changé ; sa figure n'était plus la même, et la fièvre avait disparu. J'appris, de lui-même, que, quand il eut bu l'eau dont je m'étais servi pour me purifier les doigts après l'avoir communiqué, il éprouva un mieux sensible dans tout son intérieur. Il avait dormi, toute la nuit, et ne sentait plus aucun mal. Dès lors, il était impossible de ne pas reconnaître l'intervention de Marie Auxiliatrice, et en conséquence, je fis continuer la neuvaine en action de grâce pour la faveur reçue. Je le visitai, le soir de ce même jour, je le visitai encore le lendemain, et son état était toujours plus satisfaisant. Le mercredi, ensuite, je le trouvai levé et en pleine convalescence.

Tel est le fait que j'ai cru, de mon devoir, de vous notifier, à l'honneur et à la gloire de Dieu, et aussi afin que la confiance en Marie Auxiliatrice aille, chaque jour, croissant parmi les fidèles. Il est écrit de Marie : *Qui elucidant me vitam aeternam habebunt* : ceux qui m'honorent auront la vie éternelle. C'est pourquoi, j'espère que Marie voudra bien me tenir compte du peu que j'ai écrit d'Elle, et qu'Elle me fera éprouver les effets de sa puissante protection pendant la vie et à l'heure de la mort. Que Jésus-Christ et sa Sainte Mère soient toujours loués et glorifiés.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à me recommander à vos ferventes prières et à celles de votre nombreuse famille spirituelle. Agrérez, en attendant, les hommages respectueux et affectueux de celui qui se déclare

Votre humble et dévoué serviteur

D. LUIGI BEZZI, Curé.

## LA PATAGONIE

et les Terres australes du Continent américain

### CHAPITRE I.

#### Description physique du pays.

Au midi de la République Argentine et du Chili se trouvent situées les *Pampas* et la *Terre de Feu*, presque inconnues jusqu'à ce jour. Ces vastes régions de l'Amérique du Sud, constituent le point le plus méridional du globe. Placées à l'extrémité du Nouveau Monde et sous un climat inhospitalier, elles ne sont explorées que par un très-petit nombre. Les navigateurs cependant, se sont avancés jusque dans le détroit de Magellan et dans les eaux du cap Horn, pour enrichir la science nautique, de nouvelles observations sur ces parages si dangereux ; plusieurs Missionnaires ont bien cherché à pénétrer dans ces terres, afin de les évangéliser, mais leur audacieuse entreprise a été couronnée d'un faible succès ; ils n'ont réussi qu'à se rendre compte de l'intérieur du

pays, à connaître le caractère et les aptitudes des indigènes, et à étudier le sol et ses produits. Jusqu'ici, les géographes ont été contraints de laisser en blanc sur leurs cartes même les plus complètes, de vastes portions de ces contrées. Les Missionnaires jusqu'à ce jour, ne purent pas parvenir à en convertir les habitants ; la plus grande partie fut victime de la cruauté des sauvages, et plusieurs même furent mangés par ces cannibales. La partie la plus septentrionale de ces terres, qui prend le nom de *Pampas*, entoure, en grande partie, la République Argentine, tandis que la partie méridionale, connue sous le nom de *Patagonie*, proprement dite, s'avance vers la mer du Sud, constituant une péninsule presque triangulaire, coupée, en plusieurs endroits, par la mer elle-même, qui y forme des ports, des golfes et des anses en grand nombre, formant, à leur tour, de petites péninsules, des pointes, des promontoires.

Les îles ensuite, sont disséminées çà et là, et spécialement vers le midi, où l'on en compte un grand nombre, d'une étendue assez considérable. Elles prennent le nom de *Terre de Feu*, soit à cause des nombreux volcans qui s'y trouvent, soit parcequ'au moment de leur découverte, les Espagnols aperçurent des feux nombreux que ces malheureux habitants avaient allumés, sur divers points, pour faire rôtir les viandes qui devaient servir à leur alimentation. On les appelle encore *Terres de Magellan*, parcequ'elles furent découvertes, pour la première fois, par le célèbre voyageur Magellan, comme nous le dirons plus loin.

La Patagonie a pour confins : au septentrion le Rio Negro, la République Argentine et le Chili ; au midi le détroit de Magellan ; les Cordillères du Chili et le grand Océan à l'occident, l'Atlantique à l'orient. Les tribus des Patagons vers le Nord-Ouest commencent au 35<sup>me</sup> degré et s'étendent jusqu'au 57<sup>me</sup> degré de latitude méridionale, occupant une région longue de 2,200 kilomètres, et large de 840.

La Patagonie comprend deux régions bien diverses ; l'une montagneuse, dans la partie occidentale, l'autre plane, dans la partie orientale. La région montagneuse forme les contrées qui s'étendent le long de la mer Pacifique et la partie occidentale du détroit de Magellan. Elle est coupée par des montagnes et des collines formées de roches primitives, baignée par des fleuves nombreux, mais peu considérables en étendue, et couverte de bois. Elle est sujette à des pluies continues, et la chaleur de l'été, arrivée à son maximum, varie de trois à sept degrés environ. Les plaines occupent la partie orientale du détroit de Magellan et les plages de l'Atlantique. Cette partie fut nommée par les Espagnols *Côte Déserte* ou *Comarca Desierta*. Elle est, généralement parlant, basse, plate, sablonneuse, dépourvue d'eau et privée d'arbres. Elle jouit d'un air sec et serein ; la chaleur de l'été varie de 5 à 9 degrés. Tous les auteurs s'accordent pour reconnaître que vers le septentrion de la Patagonie, le sol est plus riche et plus fertile que dans les régions méridionales. Au septentrion, le regard

peut, au moins, se poser sur quelques riantes oasis, et quelquefois aussi sur des arbres à fruits, transportés d'Europe par les premiers colons Espagnols ; ces arbres se confondent avec les saules et autres plantes indigènes. On reste agréablement surpris, en trouvant sur les rives du Rio Negro, le figuier, le cerisier, le pommier dont la luxuriante végétation excite l'admiration. A l'exception de ces pays qui confinent avec la République Argentine, l'aspect du reste de la Patagonie est essentiellement monotone. De grandes plaines où l'on n'aperçoit que de rares buissons brûlés par la sécheresse ; çà et là quelques petites éminences qui dressent la tête, au milieu de ces landes sans limites. Tel est le triste panorama qui se présente aux yeux de l'explorateur, dans toute l'étendue du territoire Patagon.

Les plaines de ces pays sont couvertes de coquilles d'eau douce et marines, et aussi d'une quantité prodigieuse de sel, laissé par les lacs nombreux dont les eaux sont salées comme celles de la mer. Cette disposition du sol, et des découvertes récentes font croire que la mer couvrirait autrefois la Patagonie.

La Patagonie présente un grand nombre de découpures, surtout celles situées au couchant sur le Grand Océan, où se trouvent beaucoup de promontoires et de labyrinthes formés d'écueils et d'îles dont plusieurs sont remarquables par leur étendue. Les côtes orientales offrent deux grands golfes, et beaucoup d'autres plus petits : les deux grands sont ceux de Saint Matthieu, au Nord, et plus bas vers le Sud, celui de Saint Georges, formant dans le milieu, la charmante péninsule de Saint Joseph.

La Patagonie est traversée par une chaîne de montagnes qui parcourt tout le Nouveau Monde, du midi au septentrion, suivant, à une distance plus ou moins grande, la côte du Grand Océan. Elle porte le nom de *Sierra Nevada* de las Andes, parcequ'elle s'y montre, toute l'année, couverte de neige ; en certains endroits, elle dépasse la hauteur ordinaire de nos Alpes. On y remarque aussi plusieurs volcans ; mais dans la *Terre de Feu*, ils sont encore bien plus nombreux et en pleine activité.

Beaucoup de fleuves sortent du flanc oriental des Andes et se jettent dans l'Atlantique ; mais le principal est le Rio Negro, qui prend sa source entre les 35° et 36° parallèles de latitude méridionale, et se jette dans l'Atlantique au 41<sup>me</sup> degré. Sur ce fleuve a été bâtie la petite ville de Carmen ou Patagones, entourée de sauvages qui viennent y vendre leurs denrées, en les échangeant contre d'autres nécessaires à leur usage. C'est là que, depuis quelques mois, on a établi une maison Salésienne et une Eglise, et où l'on a déjà administré le baptême à plusieurs centaines de sauvages.

Pour le climat, la Patagonie peut s'appeler la Scandinavie d'Amérique, parcequ'il est très-froid ; les vents y sont impétueux, et subits les changements de température. Dans la partie méridionale, la terre est couverte de neige, pendant la moitié de l'année. Des pluies torrentielles tom-

bent, en certaines saisons, surtout sur les montagnes, tandis qu'il fait sec et serein dans les autres parties. Humboldt explique, de la manière suivante, la rigueur du climat, au midi de l'Amérique : « Le peu de largeur du continent, son prolongement vers le pôle, l'Océan glacial, dont aucun obstacle ne vient interrompre le cours, et qui est dominé par des vents périodiques qui soufflent du pôle vers l'Equateur, des courants d'eau très-froide et glacée, qui se chassent vers le détroit de Magellan jusqu'au Pérou; de nombreuses chaînes de montagnes dont les sommets recouverts de neige, s'élèvent au-dessus de la région des nuages; les déserts dont le sol n'est pas entièrement sablonneux, et que, par conséquent, la chaleur ne peut facilement dessécher; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines équatoriales où abondent les fleuves; toutes ces causes font que, dans les parties basses de l'Amérique, le climat est bien moins chaud, à proportion de la latitude, que celui de l'ancien continent. »

### NOUVELLES RELIGIEUSES.

**Conversions au Catholicisme** — Dans la Perse, malgré les besoins extrêmes des Catholiques, par suite des récentes disettes, les hérétiques en très-grand nombre, demandent à entrer dans le sein de l'Eglise Catholique. On compte aussi de nombreuses conversions dans l'Eglise grecque-schismatique de l'empire Turc.

**Une traduction de la Bible dénoncée par un protestant** — L'*Indo-Européen* Corr. rapporte que le missionnaire protestant Nehemiah Gorey fait de sévères observations sur la *per-version rebutante* du sens littéral dans les nouvelles traductions de la Bible en langue Indienne. Le susdit missionnaire fait remarquer que les traducteurs protestants ont fait violence au texte sacré, dans le seul but de trouver dans la version, une confirmation de leurs doctrines particulières. Mais l'accusation que ce protestant dirige contre la dite traduction, peut aussi bien s'adresser à toutes les autres versions faites par les hérétiques, sans excepter celles qu'ils répandent, à profusion, en France et ailleurs.

### AVIS AUX COOPÉRATEURS.

Il arrive souvent que des Coopérateurs nous adressent des réclamations, soit pour des numéros qui ne leur sont pas parvenus, soit pour certaines inexactitudes qui se glissent en écrivant leur nom, leur titre et le lieu de leur demeure. Les causes qui ont donné lieu à ces inconvénients, fort désagréables, nous en convenons, sont diverses; l'une des principales est l'écriture presque illisible des listes ou sont contenus les noms des nouveaux associés.

Afin de prévenir, désormais, ces désagréments, nous prions les Coopérateurs de

vouloir bien nous en donner avis, au moyen d'une carte postale simple ou double, s'ils désirent une réponse; et si la chose dépend de nous, et non de la poste, nous nous empresserons d'y porter un prompt remède. Nous les invitons en outre, à nous faire connaître le bureau de poste duquel ils reçoivent immédiatement le Bulletin, et à écrire leur adresse en caractères *clairs* et *intelligibles*.

De plus, nous accepterons avec respect et reconnaissance, toutes les observations et tous les avis que voudront bien nous transmettre nos zélés Coopérateurs, et surtout les Chefs et Décurions, dans le but d'obtenir le plus grand développement possible à cette Pieuse Association, et pour la régulière transmission de cette revue mensuelle, afin qu'elle puisse mieux atteindre la fin pour laquelle elle a été établie et approuvée du Saint-Siège.

### INDULGENCES SPÉCIALES

#### pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

#### Mois de décembre.

3. St. François Xavier, apôtre des Indes.
8. Immaculée Conception de Marie.
16. Premier jour de la Neuvaine de Noël.
21. St. Thomas Apôtre.
24. Dernier jour de la Neuvaine et Vigile de Noël.
25. Nativité de N. S. J. C.
27. St. Jean Apôtre et Evangéliste,